

Organ'Isula...

Introduction

L'île de Corse compte une centaine d'orgues.

Ce constat pourra paraître étonnant. Il le sera d'autant plus si l'on observe la répartition géographique des instruments. Certaines régions comptent presque un orgue par village. D'autres n'en ont aucun.

D'une façon générale le nord, plus que le sud, en témoigne d'un plus grand nombre.

Le sud, d'une économie plus austère, a eu pour nom la *Terre des Seigneurs*, soumise longtemps à un régime féodal, induisant une circulation des richesses compartimentée.

Le nord a gagné plus tôt la maîtrise de son destin politique et économique et se nomma la *Terra di U Cumunu*. La naissance d'un orgue dans une communauté y est devenue plus vite un enjeu non seulement religieux mais social évident.

Le nord de l'île, resté encore étroitement sous l'influence italienne, même après son devenir français de 1768, et ce jusque vers 1850, accueille instruments, décors, facteurs et styles, directement de la péninsule, suivant à chaque période le goût qui s'y développe.

La seconde épopée napoléonienne attire le regard de la France sur le sud de l'île, et conduit à l'installation des rares instruments qui s'y trouvent encore aujourd'hui, appelant un style de facture à la mode plus française qu'italienne.

Encore aujourd'hui, reste non résolue, la grande question de savoir comment jouait-on de ces instruments : musique écrite ou improvisée ?

La présence invariable, forte et enveloppante de la polyphonie vocale, transmise oralement, la taille souvent exiguë, voire impossible, des pupitres, leur absence même sur certains instruments, conduit à imaginer une musique improvisée. A l'inverse, quelques rares lots de partitions retrouvés, permettent aussi de supposer la tradition d'une musique plus savante, lue sur un support, soit recopiée, soit éditée.

Quoiqu'il en soit, jouer de l'orgue n'était réservé, avant la Révolution française, qu'à une élite ayant reçu l'éducation nécessaire à ce sujet. C'est là une des raisons pour lesquelles on ne rencontre d'instruments à cette époque, bien souvent que dans les seuls couvents religieux.

L'ouragan révolutionnaire arrive alors comme une césure décisive, non dans les styles mais dans les devenirs.

Après lui, les orgues vont connaître des destins divers. Certaines sont délaissées sur place ou pillées et quelquefois meurent d'abandon avec le lent et sûr effondrement du couvent qui les abrite. D'autres sont déplacées dans les églises paroissiales voisines et continuent vaillamment leur service.

Elles sont rejointes dès 1810 par la riche et longue procession des nombreuses orgues nées tout au long du 19^e siècle.

Côté commune, c'est souvent la guerre. Volonté d'imiter la voisine en acquérant un orgue, objet social pour un évident faire-valoir.

Côté tribune, la culture musicale s'érode lentement mais sûrement. Nombreux sont les claviers anciens rencontrés avec des papiers collés sur chaque touche naturelle (non les dièses) où est écrit le nom de la note ! Mais quelque chose de puissant sauve de cet appauvrissement : une formidable oreille musicale, innée, capable d'écouter un thème grégorien chanté par les « cantori » en polyphonie et générant une improvisation naïve et puissante.

Côté facteurs, 18e et 19e siècles : une effervescence admirable et ininterrompue, un art faisant montre d'un savoir-faire accompli, indiquant la pérennité d'une pensée artisanale très ancienne, parfaitement assimilée et intégralement transmise, où la rigueur s'allie à l'économie pour rejoindre la grandeur. La plupart des artisans convoqués pendant ces temps à ces agapes permanentes témoignent dans chaque instrument d'un esprit en éveil, les rendant attentifs aux meilleurs signes de l'évolution de leur temps, les portant à imaginer à chaque fois des détails passionnants et des solutions sonores nouvelles, faisant de chaque instrument une création inédite.

La première guerre mondiale aura définitivement raison de cet élan magnifique de vie : le bois de noyer pour les crosses de fusil, la chair vive des hommes pour le massacre rituellement organisé.

Il faudra attendre 1963 pour voir la Belle au Bois Dormant se réveiller enfin du souffle du baiser, du regard apprenti et interrogateur de notre temps inquiet sur l'Orgue Ancien. Suivront alors, jusqu'à aujourd'hui encore, avec un rythme plus ou moins soutenu, la restauration ou le relevage de ces simples merveilles.

Il reste encore beaucoup à faire, à lutter contre les rats dévorateurs du plomb des tuyaux et des peaux des soufflets, l'indifférence ou le mépris des hommes, qui foulent sans frémir les tuyaux aplatis sur les tribunes ou jettent au feu des boiseries inutiles.

Il reste aussi et surtout à les faire vivre et respirer, à les jouer.

Un monde fermé

C'est la rançon des îles. On y préserve un paradis, en souhaitant parfois qu'elles s'effacent par magie de toutes les cartes maritimes.

Mais lorsque le "progrès" de la civilisation frappe à la porte et jette l'ancre dans ses petits ports, il est déjà bien tard. Dans les deux sens. Pour résister à sa fréquente et clinquante futilité, pour bénéficier des fruits de sa bonté et de son intelligence.

Je n'en veux pour preuve qu'un seul exemple : le dernier orgue encore construit avec une octave courte date de 1902 ! Dans l'église paroissiale de la commune d'I Cateri.

Et n'allez-pas croire que nous sommes en plein cœur d'une Corse retirée, en *Castagniccia* schisteuse ou la granitique *Alta Rocca*. Non, nous sommes dans la douce *Balagna*, une des micro-régions les plus ouvertes au reste du monde.

La Corse n'est pas comme la Sardaigne, un vaste plateau arrêté sur la mer. Non, c'est la rencontre de deux terribles absolus : la montagne tombe en cascade immobile dans une mer à l'épuisante horizontalité dont on ne peut plus se passer. La mer devient chaque jour un miroir. On n'y aborde pas aisément. Les ports ne s'y développent pas. Ajacciu est la seule exception qui confirme la règle.

La mer est crainte. C'est par elle que sont venus tous les envahisseurs. Déjà les Romains ! Puis les Sarrasins d'Alger retournant à vide de leurs voyages vers la péninsule italique, prélevant des otages à revendre. Rentabilité oblige.

C'est par la mer que sont partis tous les soldats de 14-18, dont les organistes de village. Rares sont ceux qui savaient parler français. C'est par la mer que la diaspora corse a entretenu patiemment une irrépressible nostalgie dans le cœur de ceux qui tentaient un avenir lointain dans l'administration française coloniale.

Les tempêtes en mer sont terribles et soudaines. Il n'y a qu'à regarder en détail les ex-voto des églises du Cap. Je n'ai connu heureusement que deux fois, en 60 ans de traversée de cette mer, des tempêtes où l'arrière du bateau se soulevait hors de l'eau jusqu'à ce que les hélices tournent à vide en emballant les moteurs. Je fermais les yeux et pensais à ces passagers et marins, en pleine nuit sans lune, les voiles affalées, leur léger esquif piquant dans des creux

dévorateurs, remettre leur âme à leur Dieu et promettre, s'ils s'en sortaient de déposer une offrande sous forme d'ex-voto.

La vieille couleur de cette culture nous le dit bien : la tradition ancestrale est pastorale avant d'être agraire. Seul le Cap a produit quelques marins. L'étendue plate où l'on puisse cultiver existe peu. La plus étendue est la Plaine Orientale. Les États-Unis d'Amérique y ont déversé des tonnes de DDT pour assainir ce seul endroit plat mais marécageux, au bord de l'eau, pour créer des pistes d'atterrissage pour leur armada de reconquête de l'Europe.

Le berger connaît ses monts et ses vaux par cœur. Il y récite Dante pour le plaisir de l'écho.

La beauté de la nature y est d'une force étrange. Son mystère aussi.

La vertu du regard y vaut celle du silence. Le secret est dans tous les lieux.

La mer est chaque jour un miroir constant que l'on aborde parfois qu'avec prudence.

Facteurs

Devra-t-on dire un orgue corse ou un orgue italo-corse, ou encore corso-italien ?

On devra surtout ne pas manquer de célébrer la variété des écoles, des régions, des langages, des discours des intonations. Les corses du sud et du nord, parfois ne se comprennent. Les orgues en Corse alors ? Les orgues de Corse ?

Les facteurs étaient tous italiens. À une exception près, il en faut dans toutes les cultures. Par beau temps, en montant sur les cimes bordant la mer, dans le nord de l'île, on aperçoit les lumières de la côte italienne.

Jusqu'à la césure de la Révolution française, les facteurs ont été la plupart du temps itinérants. Je ne veux pas dire ici qu'ils ont démenagé et reconstitué leur atelier pour chaque orgue qu'ils construisaient, de village en village. Oui, ils ont dû le faire probablement, du moins pour certains d'entre eux. Je veux dire ici que, venant de Toscane ou Ligurie, ils ont souvent continué leur vie professionnelle ailleurs, après un certain temps dans l'île.

Il faudra attendre le 19^e siècle pour voir se sédentariser ces artisans, ériger des ateliers pérennes et y demeurer jusqu'à leur décès.

Je ne sais exactement comment s'organisaient leurs chantiers mais je suis enclin à penser qu'ils faisaient construire leurs buffets, et à fortiori leurs tribunes.

Origine

Spinola (1619) de Gênes.

Lazari (1750 - 1760) de Toscane.

Werle (1760) et Pirani (1770) de Rome

Ciurlo (1774) de Gênes.

Marracci et les Crudeli de Lucca.

De Ferrari de Ligurie.

Domini de Modène.

Pomposi (1744) et Agati-Tronci (1875 - 1900) de Pistoia.

Saladini (1833 -1861) de Speloncato

Serassi (1844) de Bergame

Métal des tuyauteries

Tous les tuyaux à bouche de l'époque classique (avant les Agati-Tronci fin 19^e) sont en plomb. Du plomb laminé raide. Avec un peu d'étain pour le durcir, mais surtout raidi par la présence de nombreux autres métaux-scories. Le monde moderne a inventé l'affinage. Le plomb s'est alors amolli. On l'a remplacé par le zinc dans les grands tuyaux, non par économie, mais uniquement pour qu'ils ne s'effondrent pas.

Seul le Principale est en étain. Peut-être parce qu'il est en façade et que ses tuyaux sont les seuls à être vus ?

Les corps des anches sont la plupart du temps en fer-blanc. Le son qui en résulte est inimitable : une fête sonore remplie d'harmoniques dans un bouquet pimpant, festif, ferrailleur, heureusement dérangeant. Un beau métal luisant comme ceux des jouets de nos enfances, en fer-blanc justement.

Émois

1/ Un de mes plus grands émois, quand je visite en détail un orgue en Corse, m'est procuré par la contemplation du sommier principal, qui sert les jeux manuels.

Vous vous souviendrez que l'âme centrale d'un sommier est constituée par une grille, au-dessus et au-dessous de laquelle s'empilent des afférents. Au-dessus les registres et faux-registres et les chapes. Au-dessous, la laye et ses soupapes.

Revenons à cette âme centrale. La tradition du reste de l'Europe la construit comme un cadre dans lequel on encastre des pièces de bois (barrages) à intervalles réguliers. Entre les pleins, les vides, qui sont les gravures.

Et bien, ici point de cadre mais une seule pièce de bois massif dans laquelle on sculptera les canaux.

Mon émoi vient de plusieurs constats :

- la pièce, qui mesure environ 2 mètres de long x 600 mm de large est d'un seul tenant !

Toutes les bonnes règles apprises de nos maîtres nous disent qu'on ne peut tenir une telle largeur en bois massif sans qu'il se cintre sur sa largeur. Ici aucune césure puis recollage mais une seule largeur prise dans la masse ! Incroyable !

- le bois est du noyer le plus souvent, plus doux à tailler. Quand on connaît la rareté des noyers et qui plus est de cette grandeur, on reste confondu d'admiration sur les spécimens que le temps ancien prodiguait à l'artisan...

- le bois a été bien choisi dans l'arbre (faux-quartier). Cela signifie qu'il devait y avoir des noyers énormes.

- il a été coupé au bon moment. Très peu d'atteintes du vers à bois.

2/ Un autre émoi provient de la contemplation de la simplicité de la conception.

Peu de matériaux, mis en œuvre sans grande complication, mais toujours sans paresse.

Droit au but avec peu de moyens. Une redoutable sensation d'efficacité en émane. Au service d'une idée sonore très ancienne et presque jamais réduite ou rognée, ou avilie.

Un bon exemple de cette économie pourrait regarder dans le réglage d'une mécanique manuelle par jambe de chien. Le fil métallique qui monte de la touche vers l'abrégé a sa longueur réglée par une simple torsion sur son parcours, qui imite l'angle des pattes arrières canines.

Ne vous méprenez pas ! Il ne s'agit pas là d'une culture artisanale inférieure atteinte d'une déficience de savoir ou de goût, voire une paresse de bricoleur, digne d'un rapide mépris ou seulement une condescendance. Il s'agit d'un équilibre, d'une simplicité, d'un dépouillement, d'une sagesse exemplaire, au service d'un discours musical ayant atteint très tôt une perfection qui l'a rendu immuable à travers le temps. Quelle leçon !

On se gardera, venant visiter l'orgue corse, de le parcourir en transportant nos propres certitudes comme un étendard victorieux.

On prendra la peine de réfléchir un instant, au sens, à la vertu, à la grandeur de l'économie et de la simplicité entre la pensée et son incarnation dans certaines cultures dites inférieures ou maintenues comme telles.

Énergie

Dans la continuation de ce constat d'une économie, il faut ici parler du souffle, de l'air et de la pression de ce fluide vital.

L'Italie a des façades maritimes nombreuses. C'est peu de le dire. Pour la Corse c'est une lapalissade.

Le climat y est équilibré entre le sec et l'humide, les deux acteurs principaux des dangereux mouvements du bois. On ne craindra donc pas d'utiliser de grandes surfaces de bois. Elles demeureront stables. Au contraire de l'Espagne qui, plateau intérieur soumis à des variations hygrométriques plus fortes, réduira la surface de ses sommiers.

En conséquence, cette longueur permise pour les sommiers italiens permet une disposition des tuyaux de façade où les tuyaux sont très proches de leurs trous d'alimentation au sommier.

Postages inexistant, gravures très courtes dans la chape. Les sommiers sont tracés à la division de la façade.

Le contraire de l'Espagne où la petitesse du sommier impose des postages et pièces gravées nombreux.

À ces conditions, l'orgue italien aura besoin de peu d'énergie pour faire fonctionner son système, peu de pression. L'orgue espagnol fonctionnera avec une pression plus élevée à cause de la perte en charge provoquée par les nombreux conduits intermédiaires.

Il y a là comme une forme de transparence. Ce que l'on voit à l'extérieur est ce qui réside à l'intérieur. Si l'on ajoute le constat de la qualité de la lumière, on comprend que l'Italie soit le pays du belcanto, pas l'Espagne.

Lumière, économie, légèreté, transparence.

Le meilleur exemple peut être donné par la Voce Umana, jeu typique de l'orgue italo-corse.

Il s'agit d'un deuxième huit pieds doublant le Principale sur un registre séparé, à partir la plupart du temps du do 3. Il est souvent de même taille. Il est désaccordé par rapport au Principale et s'emploie uniquement avec lui pour créer un battement léger.

Rien à voir avec la Voix Céleste où le battement est plus rapide et qui est souvent jalousement enfermée dans une boîte expressive.

Ici il s'agit de créer une douce ivresse, de celle que la contre-réforme voulait proposer, afin de parler directement au ciel par le biais de l'éblouissement visuel comme sonore. Jeu d'orgue essentiellement baroque donc.

Il n'y a presque jamais de tuyaux bouchés dans l'orgue italo-corse. Le son de l'orgue appartient à l'ouvert, au volume, à l'aérien, au vide.

Le buffet italien est immense à l'intérieur. La partie instrumentale est disposée en longueur, offrant ainsi un front maximum à la propagation du son. Le buffet est la première caisse de résonance, là où tout s'homogénéise, là où le tournoiement des volutes du son naît. Le franchissement de la barrière de la façade se fait sans encombre majeur : peu d'obstacles de décorations au-dessus des tuyaux. Là aussi deux mondes opposés s'affrontent tout en demeurant chacun indispensable à l'autre. Celui de la légèreté et de la finesse des tuyaux, celui de la truculence du décor du buffet qui leur sert d'écrin sans jamais une seule fois les toucher.

La nef est la seconde caisse de résonance, presque accessoire. Elle ne fait que prolonger le tournoiement né dans le buffet.

L'orgue opéra

On le voit déjà dans le dessin des façades dans le courant du 19e siècle. Un seul compartiment avec une mitre centrale et une aile montante de chaque côté.

En plus de l'illusion optique d'un éloignement de la perspective, c'est exactement le dessin d'un rideau d'opéra prêt à s'ouvrir. Un rideau de tuyaux exactement.

Les grands instruments de musique qui ont traversé le 19e siècle sont sans conteste, non l'orgue mais le piano et...l'opéra.

Avec l'application efficace de cette implacable logique : si tu ne peux venir à l'opéra, c'est l'opéra qui viendra à toi.

Pour une population corse, l'une des plus pauvres d'Europe au 19e siècle, il était hors de question de franchir la méditerranée et d'aller à l'opéra dans la péninsule.

Pareillement les petites campagnes italiennes en étaient frustrées. La pauvreté y était presque égale.

Dans ce cas, il n'est pas anormal de voir le seul instrument de musique pouvant rassembler régulièrement un large auditoire, l'orgue à l'église le dimanche, se mettre au goût du jour pour satisfaire ces légitimes appétits d'aventure musicale. Tout en respectant bien sûr la liturgie.

Le vieux fond inusable et parfait du Ripieno demeure.

S'y ajoutent seulement mais ô combien efficacement des jeux dits *da concerto* dont les noms reprennent les instruments solistes de l'orchestre.

Et le plus légitimement, les auteurs empruntent les airs d'opéra pour les adapter aux moments forts de la liturgie, quand ils n'en créent pas de nouveaux.

Ces flons-flons gauches et légers qui aujourd'hui nous font sourire étaient à l'époque on ne peut plus pris au sérieux.

Une grande entreprise de facture d'orgues s'empare du pari et le mène magnifiquement à un très haut niveau. Les lombards, en Italie du nord avec les Serassi, les premiers à se laisser gagner par l'orgue à production semi-industrielle. Les Agati-tronci les suivent de près.

L'avenir

Quel avenir pour les orgues corses ?

L'avenir commence pour eux dès les années 1960 où un questionnement se fait jour sur l'orgue ancien un peu partout en Europe.

Les prédateurs demeurent les mêmes depuis toujours : les rats, les chauve-souris, le silence des nefes.

Sur la centaine d'instruments que compte l'île, la moitié fonctionne, allant du parfait état sorti d'une récente restauration à l'identique, jusqu'à l'instrument approximatif délaissé par manque de moyens (et non de conscience) communaux.

L'autre moitié est muette. Allant du peu à faire pour relancer la machine jusqu'à la ruine émouvante et complète.

Cette centaine occupe le territoire inégalement. Les trois quarts se rencontrent en Corse du nord. Un petit quart dans le sud.

L'Histoire justifie pleinement et nettement les origines. Les seuls orgues français viendront pendant le second Empire. Napoléon III s'était pris d'affection pour cette île. En 1869, un an avant Sedan, le cortège impérial se rendant à l'inauguration du Canal de Suez fait escale dans l'île. L'Impératrice Eugénie usera de prodigalités lors de cet arrêt mémorable.

Napoléon Ier ne s'y était pas intéressé. D'abord en opposition parfois violente avec Pasquale Paoli, ayant surtout un horizon européen plus large à assouvir.

Jean-Louis Loriaut